

PROLOGUE

Le vent du Sud s'était levé sur le quai de Stadsgården, puis il avait forcé en butant contre la falaise. Il apportait un froid sec et pénétrant, mais il s'était aussi chargé de l'humidité glaciale des eaux noirâtres du port à peine dégelées. Une fois sur les hauteurs de Mosebacke, il reprit sa course et s'engouffra dans les ruelles étroites.

Tout à coup, les cloches de l'église Sainte-Catherine sonnèrent deux heures. Leur tintement aigu, qu'aucun obstacle ne venait atténuer, s'envola au-dessus des pelouses rabougries du cimetière, où les silhouettes sombres des arbres dénudés n'offraient pas de prise.

1

À deux reprises, on avait sonné à sa porte. Elle avait fini par coincer dans le boîtier un morceau de papier roulé en boule. Depuis, elle n'avait rien entendu : ou bien personne n'était revenu, ou bien la sourdine remplissait son office. Sans cela, elle aurait dû supporter le bruit strident de la sonnette ou demander qu'on la laisse tranquille. Elle ne s'en sentait pas capable ; elle n'était pas sûre que sa voix porte suffisamment. Chaque jour qui passait lui ôtait des certitudes.

L'appartement était devenu une coquille, une enveloppe protectrice. Presque tout ce qu'elle possédait se trouvait dans des cartons. Posséder : ce verbe disait si mal ce qui la liait à ces objets. Elle ne les possédait plus. Elle n'avait pas vraiment prêté attention à ce qu'elle emballait ; elle l'avait fait dans une telle précipitation. Elle n'avait plus besoin de tout cela, n'envisageait même pas de défaire un jour ses cartons.

Des sons étouffés lui parvenaient de la cage d'escalier, de la rue, des appartements voisins : le crissement d'une chaise au-dessus de sa tête, un claquement de talons. Le plus pénible, c'étaient les voix, dans le lointain. Des

petits signes de vie qui faisaient l'effet de griffes acérées sur sa peau.

Et les cloches de l'église. Le carillon des cloches de l'église. Cette mesure régulière du temps qui ne signifiait plus rien pour elle. On était en mars ; presque deux mois qu'elle était là. Et on était lundi – à moins que ce soit mardi ?

Elle avait encore un peu de soupe – quelques boîtes de sachets individuels –, mais le réfrigérateur et le placard commençaient à se vider. Ça la préoccupait. Que ferait-elle quand elle n'aurait plus rien à manger ? Attendrait-elle que son corps lâche ? Combien de temps cela prendrait-il ? À supposer qu'elle aspirait à cela, pourquoi ne pas accélérer le processus, jeter ses provisions tout de suite ? Elle repoussa cette pensée, ferma son esprit, s'efforça de faire le vide. Ce qu'elle souhaitait, c'était ne plus réfléchir, s'enfoncer dans le néant. Était-ce trop demander ?

Lorsqu'elle restait allongée sans bouger – elle était maintenant capable d'une infinie patience –, la Dame en vert lui apparaissait parfois, comme dans ses rêves de petite fille quand elle avait de la fièvre : debout près de son piano, tournant le dos au public, muette, immobile. Cette fixité pesante faisait naître en elle un profond désespoir, une nausée violente, incontrôlable.

Elle ne se souvenait plus de la première fois qu'elle l'avait vue ; elle avait peut-être toujours été là, tapie dans l'ombre. Quand elle était enfant, elle la redoutait tellement que la moindre élévation de sa température la terrorisait. Pourtant, la vision n'était pas effrayante : il ne se passait rien. La Dame en vert ne parlait pas, ne

faisait aucun mouvement ; elle lui tournait le dos, murée dans son univers lugubre.

Avec les années, ses apparitions avaient cessé. Élisabeth s'en était crue délivrée. Mais elles étaient revenues, la laissant aussi désespérée qu'autrefois ; elle ne pouvait ni s'en protéger ni leur échapper. Au début, elle avait pensé que tout était comme avant : étendue dans un demi-sommeil, le front moite et le corps bouillant, elle se sentait submergée par le même malaise, et la présence se manifestait, si réelle, paisible en apparence mais provoquant en elle des sentiments de peur intense et d'impuissance. Ces visites – c'est ainsi qu'elle les considérait désormais – éveillaient aussi, curieusement, une certaine attirance ; peu à peu, elle s'était mise à les désirer. Elles étaient encore sinistres, pour ne pas dire plus, mais elles avaient subi une subtile transformation. Si elle avait dû la définir, elle aurait dit qu'un contact s'était établi, une communication sans paroles ; elles semblaient attendre l'une et l'autre qu'un événement survienne.

Avec appréhension, elle s'allongea donc, se laissa envelopper par l'obscurité et se tint prête.

Tout à coup, un bruit déchira le calme qu'elle avait eu tant de mal à atteindre ; aussitôt, l'impression que quelque chose allait se produire fut anéantie. La sonnette assourdie cliqueta plusieurs fois ; non seulement elle n'avait pas réussi à l'étouffer tout à fait, mais elle en avait rendu le son plus insidieux.

Elle se figea : quelqu'un se tenait derrière sa porte. Quelques instants plus tard, elle entendit un petit coup, suivi d'un deuxième, plus fort. Instinctivement, elle serra les mâchoires et ferma les poings, comme pour se

préparer à une attaque ; on empiétait sur son espace. Elle se redressa sur les coudes, écouta en retenant son souffle, pétrifiée.

Il y eut ensuite un grattement.

— Bonjour ! Il y a quelqu'un ?

La voix d'un homme, jeune. Après une pause :

— J'ai un paquet pour vous. On me l'a livré par erreur.

À l'évidence, il attendait une réponse. Elle bloqua sa respiration.

— Je vais le poser là, d'accord ? Il ne passe pas dans la fente.

Le clapet métallique retomba. Avait-il jeté un œil à l'intérieur et vu qu'il n'y avait pas de lumière ? Auquel cas il avait dû comprendre qu'il n'y avait personne. Le silence revint. En reposant la tête sur l'oreiller, elle sentit que son visage était trempé d'une sueur froide.

Puis, comme une claque, le clapet se remit à grincer.

— Bon, eh bien, au revoir.

Comme s'il savait qu'elle se cachait là. Ensuite, le bruit de ses pas sur le palier, d'une porte qu'on refermait. Elle vida ses poumons, ferma les yeux un instant, puis se leva et marcha jusqu'à la cuisine.

*

Sans allumer la lumière, elle tâtonna pour trouver le verre qu'elle avait posé près de l'évier, le remplit au robinet et but lentement. Quelle heure pouvait-il être ? Cela n'avait pas d'importance en soi : le temps n'était plus qu'un langage en usage au-dehors, dans un autre

monde, un langage qu'elle devait décoder quand la réalité se rappelait à elle. Elle se demandait s'il lui serait possible de prendre le paquet sans rencontrer quelqu'un ; en le laissant là, elle prenait le risque qu'il intrigue les voisins et les incite à se mettre en contact avec elle. Elle vit par la fenêtre qu'il ne faisait plus aussi sombre qu'en hiver. Le ciel ressemblait à une pellicule translucide tendue sur un fond plus clair. La rue était déserte ; il devait être tard.

Elle attendit un moment dans le couloir, la main sur la poignée, avant d'ouvrir. La cage d'escalier était plongée dans le noir ; elle se pencha et ramassa rapidement le paquet. C'était plutôt une enveloppe matelassée. Trop épaisse pour être glissée dans la fente, en effet.

Elle respira plusieurs fois, profondément. Ce contact avec le monde extérieur la dérangeait au plus haut point. C'était déjà suffisamment pénible de recevoir, sur son paillason, le courrier qu'elle entassait ensuite sur la table de la cuisine, en s'efforçant de l'oublier. Elle posa l'enveloppe sur la pile et se demanda tout à coup pourquoi elle ne s'était pas contentée de jeter cette correspondance à la poubelle au fur et à mesure. À quoi bon la conserver alors qu'elle n'en voulait pas, ne l'avait même pas ouverte ?

Cette fois, c'était différent : elle était redevable au voisin inconnu qui avait déposé ce pli ; il créait un lien entre eux, alors qu'elle refusait toute relation avec quiconque. Cette gratitude imposée l'encombrait.

Elle fit plusieurs fois l'aller-retour entre la cuisine et le salon en secouant l'enveloppe. Elle pouvait la jeter, cela ne changerait rien : même contre son gré, son voisin lui avait rendu service. Elle la reposa sur la table, revint au salon, déchira les rabats de l'un des cartons de livres et

en sortit un ou deux. Étrangement, elle se souvenait de ce qu'elle avait emballé ; il lui suffisait de saisir un livre pour le reconnaître. Ce n'était pas dans ce carton-là. Elle en ouvrit deux autres avant de dénicher le petit ouvrage qu'elle cherchait. Elle le prit, se redressa et, pour ne pas se laisser le temps de changer d'avis, sortit et traversa le palier sans bruit jusqu'à la porte de son voisin.

On pouvait lire « E. Blom » sur la plaque de cuivre. Tandis que, sur la sienne, il y avait simplement « Blom ». L'erreur de la poste était compréhensible. La pile de la cuisine contenait probablement des lettres adressées à son voisin ; elle n'avait jamais eu l'idée de s'assurer que tout lui était bien destiné.

Elle cala le livre contre l'encadrement. Pourquoi avait-elle choisi celui-là en particulier ? Ses seuls indices étaient sa voix jeune, le fait qu'il ait senti qu'elle était dans l'appartement – elle en était sûre – et qu'il ait pris la peine de lui dire au revoir. Cette idée l'obsédait.

Lettres à un jeune poète, de Rainer Maria Rilke, corné et défraîchi. Probablement à côté de la plaque. Tant pis. Elle le déposa quand même, sans mot de remerciement. Comprendrait-il qui l'avait mis là et pourquoi ? Sans doute pas. Aucune importance : pour sa part, elle était quitte.

Elle s'apaisa peu à peu et s'assit à la table de la cuisine. L'enveloppe était sans intérêt ; elle l'ajouta au courrier. Il ne lui restait qu'une chose à faire avant de regagner l'obscurité : elle alluma la petite lampe posée sur l'appui de la fenêtre, ouvrit son journal à couverture noire, prit son stylo et se mit à écrire. Elle ne savait pas pour quelle raison, ni pour qui. Autrefois, cela l'aidait à analyser les

péripéties de sa vie, à ordonner la confusion. Maintenant, le rituel était dénué de sens, inutile : il n'y avait plus rien à comprendre. Malgré tout, une ou deux fois par jour, elle le noircissait de notes brèves.

Quand elle eut terminé, il lui fallut un long moment avant de replonger dans les ténèbres.

Il le trouva le lendemain après-midi en sortant de son appartement. Il avait travaillé presque toute la nuit et dormi une bonne partie de la journée. Il était évident que ce livre n'avait pas atterri par hasard devant sa porte, qu'il n'était pas tombé d'une poche ou d'un sac. Quelqu'un l'avait posé là exprès. Il ne contenait ni carte ni mot d'accompagnement ; néanmoins, il savait qui c'était.

Il l'avait remarquée le jour où elle avait emménagé : une silhouette habillée de sombre qui traversait la rue dans la neige fondue pour indiquer le chemin aux déménageurs. C'était la seule fois qu'il l'avait vue, mais, sans pouvoir expliquer pourquoi, il était convaincu que c'était la femme qui vivait là. S'il s'était senti idiot en soulevant le clapet et en lançant son « Bon, eh bien, au revoir », il ne regrettait pas de l'avoir fait. Il était évident qu'elle voulait qu'on lui fiche la paix ; il pouvait le comprendre. Quand même, c'était plutôt anormal. Était-elle morte à l'intérieur ? Difficile à croire. Elle était derrière sa porte close, elle l'avait entendu. Cet ouvrage posé devant chez lui le confirmait.

Un livre. Elle lui avait donné un livre. Le plus mauvais choix possible. Elle ne pouvait savoir quelles difficultés

il éprouvait à venir à bout d'un texte, même très court. Il le retourna et se mit à déchiffrer laborieusement la quatrième de couverture. *Lettres à un jeune poète*. De pire en pire. Il le posa dans un coin.

Mais, quand il rentra en fin de journée, il le reprit. Comme chaque fois qu'il essayait de lire, il sortit un carnet à dessin, des crayons, des pinceaux et de l'encre. Il n'avait jamais compris que la lecture puisse être un plaisir. Pour lui, c'était une épreuve, une souffrance qu'il évitait autant que possible car elle était associée à des choses qu'il voulait oublier : les souvenirs d'école ; le mot « dyslexique » ; sa mère. Toute cette merde qu'il ne tenait surtout pas à remuer.

Décrypter les lettres, les transformer en mots lui était extrêmement pénible. Les signes noirs et pointus alignés sur la page s'engouffraient en désordre dans son cerveau et y dansaient, inaccessibles et narquois.

Les livres rangés sur les étagères de son couloir étaient des vestiges du passé, qu'il ne rouvrait plus jamais une fois qu'il avait réussi à s'y frayer un chemin. Il avait traduit en images chaque mot, chaque phrase qu'il avait décodés ; ils étaient retranscrits, sous une forme compréhensible par lui, sur les feuilles et dans les carnets empilés dans le salon qui lui servait d'atelier.

Otto, lorsqu'il avait fait sa connaissance, lui avait offert des livres, lui aussi. Il les avait sortis l'un après l'autre de ses rayonnages encombrés et les lui avait passés. « Il faut absolument que tu lises celui-ci. Ne me dis pas que tu ne connais pas ça ? » Elias avait mis du temps à lui avouer qu'il était incapable d'absorber ces classiques de cinq cents ou six cents pages en petits caractères

sur papier jauni. Alors, Otto avait commencé à les lui raconter : il ne les lisait pas, il les lui contait de mémoire, simplement. Le récit oral lui paraissait plus adapté que le texte imprimé : ainsi, Elias n'était plus confronté à son handicap. De toute évidence, c'était plus agréable – pour eux deux. Les versions d'Otto étaient-elles fidèles à l'original ? Elias ne pouvait pas le savoir. Mais quelle importance ?

Et, maintenant, il progressait tant bien que mal dans ce petit livre, mot après mot, sans se soucier du vent qui soufflait en rafales et faisait vibrer les vitres. Entièrement absorbé par sa tâche, il dessinait ses images, l'une après l'autre, dans le cercle lumineux de sa lampe de bureau. Il avait mis de côté un projet presque terminé ; il attendrait.

Ce travail lui prit une semaine. Il avait pratiquement rempli un carnet et appris les *Lettres à un jeune poète* de Rilke plus ou moins par cœur.

Lorsqu'il eut terminé, il fit un dessin supplémentaire, à part. En le tenant devant lui, il pouvait répéter le texte presque mot à mot : « Ceci surtout – demandez-vous à l'heure la plus silencieuse de votre nuit : *dois-je* écrire ? Creusez en vous-même vers une réponse profonde. Et si cette réponse devait être affirmative, s'il vous est permis d'aller à la rencontre de cette question sérieuse avec un fort et simple “je dois”, alors construisez votre vie selon cette nécessité : votre vie, jusqu'en son heure la plus indifférente, la plus infime, doit se faire signe et témoignage pour cette poussée. »

Il s'aperçut qu'il avait remplacé le mot « écrire » par « dessiner ». À cette question, il avait une réponse toute

prête. Au bas de la feuille, il écrivit : « Oui, je dois. » Il l'arracha du carnet, la plia en deux et la glissa dans le livre.

Il était tard – ou tôt, c'était selon. Il enfila sa veste et ses bottes, prit l'ouvrage, traversa le palier et resta un moment immobile sur le seuil de sa voisine. Tout était calme. Il se pencha et le déposa au pied de sa porte.

Dehors, il faisait encore noir. Devant l'immeuble, à l'abri du profond renforcement, il remonta la fermeture de sa veste, enfonça son bonnet de laine, mit ses gants et leva les yeux vers le ciel sombre. La buée qui sortait de sa bouche s'élevait en fumerolle blanche dans l'air froid et se dissolvait aussitôt au-dessus de sa tête. Le jour ne se lèverait pas avant plusieurs heures. C'était son heure. Il traversa le cimetière d'un pas rapide et prit la direction de Mosebacke, sans croiser personne.